

L'Echo de Saint-Justin

SECTION MAGAZINE

Vol. I — No 41

ST-JUSTIN, JEUDI 13 JANVIER 1938

Rédigée en collaboration

LES HORREURS COMMISES EN ESPAGNE

par JANE ANDERSON de CIENFUEGOS

N. D. L. R. Des articles de la presse disent d'elle qu'elle est "Le plus fameux correspondant de guerre et une autorité en politique internationale". A ce titre, sur le front des Loyalistes, elle soigna les blessés et les mourants, elle ensevelit les morts et endura les horreurs abominables des tranchées bombardées.

Il est minuit, le 22 juillet 1936 dans la ville d'Alicante. Un coup de revolver tiré juste au-dessous de la fenêtre de ma chambre éclate dans le silence de la nuit. Immédiatement, une volée d'autres coups rapides suivent ininterrompus, en réponse au premier. Laisant là mes crayons et les feuilles de mon manuscrit, je dis à haute voix : "C'est ici".

La rumeur s'était répandue dans Madrid que depuis trois jours le peuple approvisionné d'armes par des arsenaux clandestins s'était soulevé contre l'armée et que le sang coulait dans les rues de la capitale.

Je descendis à la course le large escalier de marbre. Les serveurs, eux, restèrent sagement réfugiés dans leurs quartiers. Au moment même où je fermais la porte donnant à l'extérieur après être sortie, six soldats surgirent de l'ombre, leurs fusils dirigés vers moi.

Ils me conduisirent au comité de la Défense Nationale dont les bureaux étaient situés dans un théâtre dont la Fédération Ibérienne Anarchiste s'était emparée. Une multitude de personnes groupées en face de l'édifice chantaient à l'unisson l'Internationale. On me traîna devant un individu à la figure osseuse, au teint noirâtre, dont les pommettes du type mongolien reluisaient près de deux yeux pâles au regard perçant — sans aucun doute un russe illuminé —. Il me jeta un papier imprimé où il y avait une requête écrite en caractères presque illisibles pour un sauf-conduit à Madrid. Je sortis un crayon et posai ma signature sur le document. Il examina ma signature et, tout à coup, levant les yeux vers moi :

"Vous êtes la femme de Eduardo Alvarez de Cienfuegos ?"

"Oui."

"Mariée dans la chapelle privée du cardinal de Cienfuegos, dans la cathédrale de Séville ?"

"Oui."

"Vous savez que ce nom a toujours été attaché à celui de la royauté, de la religion et des lois gouvernementales ?"

"Oui."

"Vous savez la gravité que cela peut avoir pour vous s'il survient du trouble ?"

"Quelle sorte de trouble ?"

"On est fusillé quelquefois en temps de guerre, vous savez, n'est-ce pas... ?"

"J'en ai fait l'expérience pendant la guerre mondiale, comme correspondant de guerre."

"La guerre mondiale ? Celle-ci en est une autre. Quand nous aurons fini avec l'Espagne, nous irons au Portugal, puis en France. Tout est préparé en France. Ce que vous venez de voir n'est que le début."

"Et l'Amérique ?"

Il réfléchit un instant.

"L'Amérique ? L'Amérique, est un problème difficile à résoudre." Puis : "C'est vrai que dans le pays habité par votre mari les paysans vivent dans des maisons décentes, que le pauvre peut y puiser à son gré l'eau dans les fontaines, vous savez donner aux enfants l'instruction dont ils ont besoin."

Je répète cette conversation pour expliquer comment il se fait qu'étant née à Atlanta, en Georgie, j'ai pu tout de même me faire accepter par les communistes comme un observateur impartial de leur point de vue du conflit. Nos propriétés maintenant ? Elles sont entre les mains des Rouges comme le sont toutes les propriétés privées. Ils ont détruit nos résidences et nos plantations de chènes-liège, notre principale source de revenus.

Finalement l'officier russe me dit :

"Vous pouvez partir pour Madrid dans trois heures, soit à quatre heures ce matin."

"Vous n'avez pas besoin de mes passeports, de mes papiers ?"

"Non, non. Je suis au courant de tout ce qui vous concerne, vous et vos "papelitos" (paperasses). Il en est de même pour tous les autres catholiques et propriétaires de terrains en Espagne."

"Ca doit faire un longue liste."

"Plusieurs longues listes, dit-il vivement."

"Un recensement national ?"

"International," ajouta-t-il en me tendant le sauf-conduit.

"Vous remettrez cela au secrétaire de la Défense nationale à Madrid et il vous signera un exeat."

"Vous êtes bien généreux. Avant de partir je reviendrai vous saluer et vous remercier de nouveau."

"Le croyez-vous réellement ?"

"Et pourquoi pas ?"

Il montra avec sa main la foule de tous ceux qui attendaient dans la salle.

"Pensez-vous que tous ces gens reviendront du front ? Ils reviendront, eux aussi, je suppose ?" et il sourit.

Quand je quittai ma résidence le matin, je pensais me rendre directement à Madrid. J'avais tort. Les machines automobiles servant à mon transport s'étaient arrêtées à Almaria et Malaga pour des achats de provisions et étaient revenues à Valence. Profitant de quelques moments libres, je suis parti à l'aventure vers le marché public, car c'est l'endroit où l'on peut apprendre les nouvelles récentes.

"Mais ce n'est pas un crime de croire en Dieu," affirmait en protestant une petite vendeuse de fleurs; et ses joues étaient aussi pâles que les fleurs qu'elle tenait dans ses mains tremblantes.

Ce sont les seuls mots que j'entendis. J'ignore quel était le sujet de la conversation qui les avait fait proférer. Cette jeune fille apparemment âgée de 16 à 17 ans, parlait à une vendeuse de pain dont le comptoir était installé du côté opposé de l'allée. Celle-ci tranchait avec un couteau à large lame brillante les grosses miches de pain qui recouvraient son étalage.

"Ose répéter cela," hurla la boulangère en sortant de son étalage.

"Ce n'est pas un crime..." et la boulangère brandissant son couteau au-dessus de sa tête l'enfonça brutalement dans la gorge blanche de la pauvre enfant.

Le coup fut porté avec tant de force et de rapidité que je croyais que la tête serait séparée du corps.

Mais la lame avait dévié. Un mince filet de sang coulait de la blessure faite en cette chair tendre.

J'aidai d'autres femmes à relever la jeune fille et à la transporter jusqu'à l'entrée principale du marché où la foule était massée. Mues comme par une baguette magique, les femmes vociféraient et tempêtaient pendant que les hommes levaient leurs poings en l'air pour le salut marxiste.

Quatre soldats du peuple se débattaient pour se frayer un chemin au travers la foule. Je croyais qu'ils allaient procéder à l'arrestation de la boulangère qui, au milieu d'un groupe de paysans continuait à lancer des imprécations en montrant avec orgueil son couteau couvert de sang.

Mais ce fut la jeune fille qu'ils arrachèrent de nos bras. Ils la tirèrent de la chaussée et allèrent la jeter dans le siège arrière d'une limousine. Le chauffeur démarra. Un miliciano (milicien) assis à côté du chauffeur se tournant, regarda en arrière du char, et se servit de l'extrémité de son fusil qu'il appuyait sur la poitrine de la jeune fille évanouie pour la relever sur les coussins.

"Pensez-vous qu'elle va être conduite à temps à l'hôpital ?" demanda une femme qui faisait son marché avec l'anse d'un panier pesant passé sous le



Jane Anderson, la plus fameuse femme orateur du monde dans la lutte contre le communisme.

bras. Un homme tout près d'elle éclata de rire. Un éclat de voix qui ressemblait plus à un cri de bête qu'à une voix humaine.

"Ils vont lui couper la tête," cria-t-il en dressant le poing vers le ciel comme pour l'invoquer comme témoin de ses paroles blasphématoires. "Il n'y a pas de Dieu, Dieu, nous l'avons tué. Et nous allons tuer aussi tous les hommes, femmes ou enfants qui prononceront son nom, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne d'entre eux pour souiller la terre d'Espagne."

Un médecin communiste m'arrache de là pour me conduire à Las Arenas. Je marchai jusqu'à un endroit situé près de la grève où se trouvait un groupe de soldats qui gesticulaient tous ensemble. J'essayai avec mes coudes de me frayer un chemin au travers d'eux, ce nouveau mode de politesse introduit par le régime populaire, quand je dus reculer horrifiée.

Là, attachée à un poteau sur la grève, le corps exposé nu aux rayons brûlants du soleil d'été, on voyait la jeune vendeuse de fleurs de la place du marché. La tête tombée sur sa poitrine, la vie s'échappait d'elle goutte à goutte comme le sang qui coulait de la blessure que le couteau lui avait faite. Les soldats, eux, ricanèrent des obscénités et se réjouissaient à la vue de son agonie.

Je ne devais pas tarder à m'habituer à ce spectacle de la mort. Pendant d'ennuyeuses et interminables journées qui devinrent des semaines puis des mois, j'ai dû me transporter d'un front à l'autre, partout où je pouvais être utile pour les blessés et les mourants, comme nous l'avons tous été. C'est dans les plaines de Talavera de la Reina, alors que les troupes du général Asensio battaient en retraite, que je fus témoin de la destruction complète de tout sentiment fraternel causée par cette folie d'une guerre contre Dieu.

Les flammes allumées dans les forêts et les champs laissaient monter une fumée dense qui obscurcissait le ciel. J'avais pris soin des blessés toute la journée, et ce n'est que vers cinq heures de l'après-midi qu'on me donna instruc-

tion de m'embarquer dans un camion à destination de la capitale.

A la croisée des routes de Toledo et de Talavera, j'aperçus une petite chapelle bâtie près du chemin. Le départ du camion était retardé. Je dis à une "camarada", "Voyez donc ! Il y a des gens qui entrent dans la chapelle et qui en sortent. C'est la première fois que je vois quelqu'un mettre le pied dans une église depuis que j'ai vu le bombardement des églises dans Alicante et Murcia. Débarquons et allons voir."

Elle haussa les épaules impatientement. "Oh ce n'est peut-être qu'un prêtre qui a été arrêté ou un de ses fidèles. Pourquoi s'en occuper ?"

Comme j'insistais, elle dit : "Allez voir, si vous le désirez."

Je la laissai là et je marchai au travers des champs labourés par les obus jusqu'à la chapelle. Des hommes et des femmes soldats s'étaient serrés ensemble dans l'entrée étroite. Une partie du toit de la chapelle était défoncé. La clarté de l'horizon en feu emplissait cet humble endroit de prières d'une lumière écarlate. Je me demandais "pourquoi tous ces gens entrent-ils dans cette chapelle, un terrain prohibé ?"

J'ai su bientôt pourquoi. A l'intérieur, une immense croix était élevée sur l'autel brisé. Et sur cette croix, on avait posé le corps d'un adolescent, la ceinture enveloppée du drapeau rouge communiste. Ses bras étaient liés par des chaînes. Ses mains et ses pieds avaient été cloués à la croix. D'épaisses gouttes de sang jaillissaient de la chair lacérée et coulaient au pied de la croix.

Je revins à la course au travers des champs rejoindre ma camarade. D'une voix encore pleine d'émotion je lui dis : "Quelle horreur ! Quelle horreur ! Ils ont crucifié... !" Elle répondit : "Oui ! Eh bien ! ça va en faire un de moins. C'est peut-être un fils de paysan qui étudiait avec le prêtre pour en devenir un lui-même. Je suis contente, ça va en faire un de moins. Nous aurons la victoire le jour où ils auront tué Dieu."

(Suite à la page 7)



LE PETIT BONNET

Il nous fait plaisir de reproduire ici cette nouvelle qui nous a été envoyée par Monsieur Gaston Paradis, 302, rue Racine, Chicoutimi. Monsieur Paradis sera donc sur la liste des concurrents pour les prix du concours.

Au dire de tous, on ne trouvait nulle part, dans le modeste village, un ménage plus uni, que celui des vieux Martin. Et pourtant ! Les choses n'allaient pas aussi bien qu'on le pensait. Unis, ils l'avaient été, mais, hélas, ne l'étaient plus.

Un amour profond les avait soutenus, pendant près de 30 ans de vie commune. Aucun orage n'avait assombri ce foyer modeste. Ils avaient élevé une nombreuse famille, sans mesurer leur peine; depuis de longues années déjà, le petit berceau avait été relégué au grenier.

Les deux vieux s'étaient retrouvés seuls, un jour; leurs filles et leurs fils les avaient quittés, un à un, pour aller fonder de nouveaux foyers; le plus jeune travaillait, sous le soleil brûlant d'Afrique, à l'évangélisation des noirs. Les années passèrent; leurs cheveux, de gris qu'ils étaient, de-

vinrent blancs. Ils vécurent, avec délices, la vie tranquille des vieux. Ils avaient tous deux leurs petites manies... Ces manies, inoffensives en soi, développèrent chez eux un véritable égoïsme.

Chacun d'eux aurait voulu que l'autre se sacrifiât, ou cédât simplement, devant ses petits caprices. Cela n'allait pas sans quelques petites contestations, de part et d'autre. Ils eurent, d'abord, de petites disputes, oh ! amicales, puis, parfois, le ton devint sec, il y eut de petites rancunes qui durèrent peu. Insensiblement, les caractères s'aigrirent; les douces confidences se firent plus rares; le fossé s'élargissait.

Enfin, le moment critique arriva. Une discussion âpre s'éleva, pour un rien, dans le vieux ménage. Il s'agissait d'un cadeau que la vieille voulait faire, à la plus jeune de ses filles. Son mari, sans trop y songer, lui adressa une observation :

— Oh ! Jeanne... elle a toujours été ta préférée.

— Ma préférée, ça ! non !...
— Mais, oui ! Tu te rappelles...

l'année dernière, c'est à elle que tu as fait le plus beau cadeau.

La discussion s'envenima. Les gros mots ne tardèrent pas. A un moment même, la vieille parla de séparation. Son époux, surpris, alarmé, reprenant raison, lui dit qu'elle perdait la tête, qu'ils se disputaient tous les deux pour rien.

Ah ! si elle avait eu le courage alors, de se jeter dans ses bras, de lui demander pardon... Comme tout se serait bien arrangé !

Mais non... l'orgueil fut le plus fort, elle lui répondit qu'elle était en pleine possession de sa raison, que, lui, il n'avait aucun cœur... La discussion s'acheva très tard.

Elle reprit le lendemain. Ils parlèrent de nouveau de séparation. Ils se firent, peu à peu, à cette idée et la séparation fut décidée. Ils se divisèrent leurs économies. Il fut convenu que les meubles et le linge seraient divisés gré à gré; c'est-à-dire qu'ils prendraient, tous deux, ce qui leur plairait.

Les grandes armoires, les vieilles commodes, les vieux bahuts furent ouverts et visités. Il ne resta plus bientôt qu'à séparer ce qui

restait dans la chambre des enfants, ils s'y rendirent. La vieille ouvrit les tiroirs; les enfants partis, on y avait serré de la lingerie et du brodage; le partage se continua.

— Je prends la grande nappe.
— Moi le drap brodé.
— Je garde les couvertures de lit, prends ce qui reste.

Mais soudain la vieille pâlit elle venait de voir, dans un tiroir à demi-vidé, un petit bonnet bleu, orné de dentelle.

— Oh ! le bonnet d'André...

Elle le prit délicatement, y déposa, avec une sorte de respect ses lèvres ridées et s'imaginant revoir le petit être qu'elle tenait dans ses bras jadis (douce et bien-faisante illusion) elle laissa s'épancher son cœur de mère.

— Pauvre petit, comme il t'allait bien ce petit bonnet, ris, oui, ris ah ! comme tu étais joli mon André. On dirait que je vois encore tes cheveux frisés couleur d'or. Si je pouvais encore entendre tes lèvres d'enfant me redire le nom de maman. Cher petit...

Elle pressa bien fort le petit paquet de dentelle. Son mari la regardait, touché malgré lui, il revoyait, lui aussi, ce temps heureux.

— Oui, vieille... c'est bien loin ce temps-là.

Ils se regardèrent, comme ils étaient émus ! Malgré la gêne de parler d'un sujet si doux, en une telle circonstance, ils continuèrent à se remémorer leurs souvenirs.

— C'est vrai... Pourtant ça fait tant de bien de se rappeler ces souvenirs. Cher André, on l'a tant aimé. Souviens-toi, quand il a eu les fièvres, comme il a souffert ! pauvre petit. Nous lui tendions les bras, il ne faisait aucun geste. Mais, un matin en me levant, je me suis penchée sur lui, il m'a souri, il m'a dit : "Maman !..." en me tendant les bras... Tu te rappelles aussi quand ton frère Ernest, est arrivé épeurant avec sa barbe, ses lunettes noires... Nous avions tant ri.

La conversation continua. Ils

redoutaient tous deux de se retrouver devant la réalité, devant la situation nouvelle qu'ils se taient imposée.

Ils se surprirent à s'examiner, ils pleuraient tous deux, de bonheur et d'amertume; la vie était pour eux si douce, durant ces années passées. Maintenant, il semblait que toute amitié était morte en eux. Mais ni l'amitié, ni l'amour n'était mort, leur cœur s'était, quelque temps, endurci dans l'égoïsme et ils voyaient, à ce moment, que la vie ensemble leur eût peut-être réservé encore du bonheur. Leur regret n'en était que plus vif.

— Ma vieille... il n'y a presque rien pour nous de plus doux que ces souvenirs. Nous avons voulu vivre sans eux. Nous nous sommes laissés envoûter par notre égoïsme. Nous avons fait une bêtise...

Il n'eut pas le temps d'achever; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon cher vieux, maintenant nous nous comprendrons, nous nous aimerons mieux. C'est à nos souvenirs que nous demanderons de nous aider à passer les heures tristes et mornes. Et dire que c'est grâce au petit bonnet d'André que nous avons enfin compris...

Instinctivement, ils cherchèrent le bonnet. Dans son élan, la vieille l'avait laissé tomber à terre, et, tous deux, ils pénétraient dessus.

— Oh ! Georges, regarde...

Elle ramassa le bonnet et le lui montra. Il était tout chiffonné, déchiré.

— Apporte-le dans notre chambre, nous le laisserons tel qu'il est sur la vieille commode. Il nous rappellera que c'est à lui que nous devons le bonheur de nos vieux jours.

En voyant ce petit bonnet, chiffonné, déchiré, posé, là, comme un bibelot, certains riront peut-être, mais nous, nous sourirons de joie et de bonheur. Ah ! ma chère vieille...

Gaston PARADIS,
Chicoutimi.

Coins des Rieurs...

Voulez-vous gagner un dollar?

Chaque semaine "Le Supplément Hebdomadaire" publiera les meilleures histoires envoyées par ses lecteurs, histoires comiques, vraies ou fauses, imaginées ou vécues. L'Histoire qui sera jugée en même temps la plus originale et la plus drôle recevra un prix de Un Dollar qui sera envoyé directement à son auteur. Le nom du bénéficiaire ou son pseudonyme sera publié dans nos colonnes.

Prière aux lecteurs d'envoyer leurs meilleures histoires au Casier Postal 334, Québec, en mentionnant sur le coin gauche de l'enveloppe "H.D." (histoire drôle), en joignant leur adresse.

La gagnante du Prix de Un Dollar est Mademoiselle A. Campbell, St-Jean, P.Q.

La veille de Noël, Jacques dit à ses petites sœurs :
— Allez vous coucher. Moi, je vais me cacher quelque part, pour surveiller le Père Noël quand il viendra et demain matin, je vous dirai ce que j'ai vu.
Le lendemain, grand empressement des fillettes.
— As-tu vu le Père Noël ?
— Oui, dit Jacques. D'abord, il a mis cette poupée pour toi, Louise.
— Et ensuite ?
— Le beau carrosse pour toi, Juliette.
— Et, ensuite ?
— Une paire de patins pour moi.
— Et ensuite ?
— Ensuite, il est allé se coucher avec maman.

A. CAMPBELL
St-Jean, P. Q.

Monsieur Rincebouteille du 5e rang, voulant satisfaire sa jalousie, va déposer, la nuit, devant la porte de son voisin, un veau corrompu. Le lendemain, s'aperce-

vant d'un tel outrage, le voisin insulté demande à son beau-frère :
— Qu'allons-nous faire de cet audace ?
— Mon vieux, à ta place, je sais bien ce que j'ferais.
— Quoi ?
— Mets ça dans les mains des avocats, ils m'ont mangé ma terre en deux mois. Je t'assure qu'ils vont te manger ça tout de suite.
JEANNOT
Joliette, P. Q.

Un homme vient d'apprendre la mort de son grand ami, il s'empresse d'aller offrir ses sympathies à la famille du défunt — A la chambre mortuaire il constate que son ami est encore chaud. — Alors il raconte ses craintes à l'épouse du défunt qu'il trouve frisée, pomponnée, habillée de couleurs vives.
Elle lui répond :
Monsieur, chaud ou fret, mon mari part demain à huit heures.
LUCE X 7
Ste-Genève de Batiscan

Une mère dit un jour à son fils de 15 ans :

— Lorsque tu auras vingt ans, je te dirai quelque chose...

Les cinq ans écoulés, le fils rappelle leur conversation à sa mère. Par précaution, elle l'emmène avec elle dans sa garde-robe, ferme la porte à double tour afin qu'aucune oreille n'entende ce qu'elle va dire.

Alors, dans le silence : "Tu sais, le Père Noël, ce n'est pas vrai..."

CLAIRE LEBEL
Montréal

Par un beau matin de printemps, un jardinier était occupé à mettre des plans de fraises en terre. Un fou vint à passer par là. Il vit le jardinier occupé.

— Hé l'ami ! que fais-tu là ?
— Je mets du fumier sur mes fraises.

Le fou répondit :
— Moi, je ne sais si c'est parce que je suis fou, mais sur mes fraises, je mets du sucre.

KAY-KAY
Rivière du Loup, P. Q.

Un soir, deux écossais se rendent à une conférence gratuite. Au cours de la réunion, on annonce qu'une quête va être faite. Je juif s'évanouit... et les deux écossais s'empressent de l'emporter hors de la salle.

LORRAINE JOBIN,
Waterloo, P. Q.

UNE GUERISON MAL VENUE

Une femme mariée, se sentant mourir, fit venir auprès d'elle une gentille petite voisine qu'elle estimait beaucoup et qui pouvait avoir dans... les vingt ans et lui dit :

— Je vais mourir et laisser mes enfants sans maman. Je veux qu'après ma mort, vous deveniez une bonne mère pour eux et que vous épousiez mon mari.

Fondant en larmes, la jolie voisine répondit :

— Ah ! comme ça se trouve. On en parlait justement votre mari et moi, il y a à peine un quart d'heure.

Il paraît que la dame est revenue à la santé immédiatement.

JEANNE D'ARC
Saint-Narcisse.

13 OZ.

Maintenant disponible \$1.15

THREE CASTLES

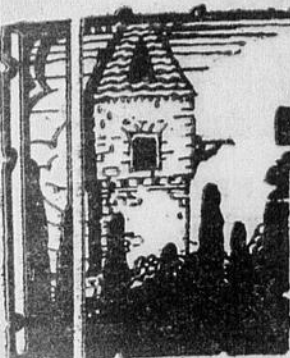
EXTRA SPECIAL LIQUEUR WHISKY

26oz. - \$2.10
40oz. - \$3.35

Mélangé et embouteillé au Canada par Melchers Distilleries Limited, Montréal et Berthierville

AUX FENETRES DE NOTRE HISTOIRE

DIRECTION: JEAN SAINTE-FOY



HENRI JULIEN A ETE L'UN DES NOMBREUX ARTISTES A QUEBEC

Une circonstance inoubliable où il fit les derniers dessins de sa carrière.

En marge d'un communiqué donné de la direction du Musée National d'Ottawa au sujet d'une nouvelle exposition des oeuvres d'Henri Julien, à la Galerie Nationale d'Ottawa, le secrétariat de la province, par l'intermédiaire de M. Jean Bruchési, sous-secrétaire, annonce qu'il a prêté aux organisateurs de cette exposition cinquante-deux caricatures et dessins d'Henri Julien ainsi que quelques peintures qui appartiennent au Musée provincial.

On a déjà organisé plusieurs expositions des oeuvres nombreuses d'Henri Julien, entre autres, en 1936, à l'Arts Club, à Montréal, puis à Ottawa et à Toronto, où la fille de l'artiste, Mlle Jeanne Julien, a présenté plus de cent-vingt-cinq oeuvres inédites de son père, et toutes ces expositions ont été couronnées du plus incontestable succès. On sera heureux d'apprendre que le gouvernement de Québec aura voulu contribuer, cette année, au nouveau succès que remportera, personne n'en doute, la nouvelle exposition des oeuvres de cet artiste canadien-français qui aura résumé toute une époque de charmante simplicité, de pittoresques légendes et de bonne humeur.

J'ai eu pour ma part le grand plaisir de connaître assez intimement Henri Julien dans une circonstance inoubliable. Il était venu à Québec lors des fêtes du tricentenaire en 1908 et s'était rendu tout particulièrement "portraicturer" les hauts personnages, y compris le Prince de Galles, plus tard Georges V, qui étaient reçus par les autorités du séminaire et de l'Université Laval à leur maison de campagne du Petit Cap à Saint-Joachim.

Il est probable que plusieurs des dessins qu'Henri Julien fit en cette occasion figurent à la dernière exposition qu'on a faite de ses oeuvres ou ont figuré dans les expositions antérieures. Ces dessins seraient d'autant plus précieux qu'ils furent probablement les derniers que traça son crayon rapide et sûr, car c'est quelques semaines après cette brillante manifestation du Petit Cap que le 17 septembre de cette année-là, 1908, Henri Julien s'affaissa subitement rue Saint-Jacques, à Montréal. — Et ce fut une surprise cruelle tant on avait accoutumé d'incorporer pour ainsi dire Henri Julien pour toujours à notre vie nationale de tous les jours.

Je reviens à cette réception du Prince de Galles au Petit Cap où je me suis prodigieusement amusé à voir Henri Julien crayonner en un tournemain, le temps de le dire, le portrait du futur roi d'Angleterre et des principaux personnages religieux et politiques qui l'entouraient. Et Henri Julien y allait alors, semblait-il, avec d'autant plus d'enthousiasme que dans toute sa vie d'artiste jusqu'alors, il s'était plu à vivre comme dans une atmosphère de "Bonne Entente" ce qui lui a valu de garder une popularité posthume dans les milieux anglais sensibles à la finesse du dessin et aux choses du vieux Québec; et d'autant plus encore que, alors, au Petit Cap, Henri Julien respirait l'air du sol natal, Québec où il naquit le 14 mai 1852, — encore un illustre "Né à Québec" — et qu'il se trouvait non loin de l'Ange Gardien où, passant des vacances chez de riches cousins cultivateurs, il avait découvert plusieurs de ses inoubliables types de paysans canadiens-français que son crayon aura immortalisés. Car faut-il le rappeler, Henri Julien, durant toute sa carrière d'artiste, a fait servir la souplesse de son talent à faire revivre pour longtemps et même pour toujours les physionomies les plus canadiennes-françaises qui soient au Canada français de naguère, à fixer pour l'histoire certains aspects les plus charmants de nos vivantes traditions.

En terminant, me permettra-t-on de rappeler que notre pays a failli manquer Henri Julien dessinateur pour avoir Henri Julien violoniste?... Car, dans sa jeunesse, c'est le cas de le dire, Henri Julien eut son violon d'Ingres. Il voulait être violoniste. Son père, qui était graveur, heureusement le détourna de l'archet et lui fit prendre le crayon du dessinateur. Il y aurait à nous réjouir de cette décision paternelle. Nous avons plusieurs violonistes, dont nous sommes fiers, mais nous n'avons qu'un Henri Julien dessinateur.

Damase POTVIN

NOTRE FLEUVE ST-LAURENT A VU LE SERPENT DE MER

Le fameux serpent de mer qui aurait récemment terminé ses jours aux Iles Charlotte aurait séjourné dans notre fleuve Saint-Laurent en 1884-85.

Encore lui?... Qui?... Le serpent de mer, parbleu! Quand certains chroniqueurs sont à court de copie, ils se rabattent sur la question d'Orient, ou s'ils ne veulent pas traiter de sujets trop compromettants, ils ressuscitent quelque part le serpent de mer. Ce monstre a été vu dans les eaux du monde entier. Le verra-t-on encore? Si le fait que des journaux sérieux viennent de rapporter est vrai, le serpent de mer serait maintenant du passé. Il aurait été tout simplement avalé, au cours de l'été dernier, par une énorme baleine de l'archipel de Charlotte dans la Colombie Britannique. Un monstre que l'on a trouvé dans l'estomac de cette baleine avait, dit-on, toutes les apparences reptiliennes du serpent de mer dont on a si souvent parlé et qu'on a vu partout. Quoiqu'il en soit, d'après un rapport officiel fait au ministère des pêcheries du Canada le monstre trouvé dans cette baleine constituerait une réalité si les gens se sont montrés en général assez sceptiques à l'égard de l'existence du serpent de mer.

Dans un autre ordre d'idée, cet événement démontrerait que les baleines d'aujourd'hui, surtout les baleines canadiennes, ont l'estomac beaucoup plus solide que celles de l'antiquité. Qu'est-ce qu'étaient Jonas que la baleine qui l'avait avalé avait vomi peu après, auprès du serpent de mer que cette baleine des Iles Charlotte a gardé dans son oesophage jusqu'à sa mort?... Il eut été surprenant que notre fleuve Saint-Laurent, qui a vu tant de choses durant sa large existence, n'eût pas reçu la visite, un jour, du serpent de mer. Il y est venu, en effet, le monstre. Et pour démontrer qu'il ne s'agit pas ici d'une invention de journaliste, voici la date exacte de sa première visite dans les eaux laurentiennes: le 19 décembre 1884. Le lieu de la visite? Les parages des Iles Caribou, non loin de la fameuse Ile-aux-Oeufs célèbre, comme l'on sait, depuis le naufrage de la flotte de l'amiral Sir Howenden Walker. Ceux qui l'ont vu? Plusieurs pêcheurs des Iles Caribou et, entre autres, M. P.-Z. Comeau, frère du fameux Napoléon-Alexandre Comeau, l'un des grands hommes de la Côte Nord dans la dernière moitié du siècle dernier.

M. Comeau, non seulement a vu à plusieurs reprises le serpent de mer, une fois même à moins de trente pieds de lui, mais il allait même lui servir un coup de fusil quand, raconte-t-il, le monstre prit une position tellement menaçante que le pêcheur crut plus prudent de ne pas l'attaquer vu qu'il n'était pas armé pour cette chasse extraordinaire. D'ailleurs, M. Comeau a fait de ce monstre une description qui permet de croire qu'il n'a pas été victime d'une hallucination. Ayant, un jour raconté son aventure à feu le chanoine V.-A. Huard, alors directeur du "Naturaliste Canadien", celui-ci lui demanda de rédiger lui-même son récit que le "Naturaliste" publia en novembre 1895. M. Comeau écrit entre autres choses: "Voici la position dans laquelle j'aperçus le poisson extraordinaire, n'apercevant ni tête ni queue mais seulement deux énormes bosses..." Il le vit un autre jour mais cette fois avec sa tête et il raconte: "Ce que j'ai trouvé de plus monstrueux et horrible, c'est l'oeil qui m'a paru d'une grosseur énorme et d'une malice à faire trembler... La peau était d'une couleur noire, l'écaillage paraissait dure; la queue, d'une baleine, plate dans le sens de l'eau."

Damase POTVIN

UNE QUERELLE

En 1680, il survint au Canada une dispute effroyable entre MM. de Frontenac, gouverneur, et Duchesneau, son intendant, au sujet de la traite de l'eau-de-vie avec les Sauvages et à laquelle prit part Mgr de Laval qui voulait prohiber ce commerce. Il avait raison si on en juge par les paroles suivantes de LeMoynes qui connaissait bien son monde:

L'expérience que j'ai eue parmi eux, — les sauvages — disait-il, m'a convaincu que la plupart d'entre eux ne boivent que pour s'enivrer, pour avoir ensuite plus de liberté à commettre tous les crimes et désordres que les lois divines et humaines défendent. J'ai été moi-même avec mes domestiques obligé d'arracher des mains de quelques sauvages, hommes et femmes ivres, les haches et les couteaux qu'ils tenaient pour s'entretuer, dans le dessein ensuite d'embraser et de réduire en cendres leurs cabanes, sans considérer qu'il y avait plusieurs autres sauvages, femmes et enfants.

Le SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE LIMITEE

va payer

\$50.00 en prix

(en plus du prix régulier payé à ceux qui lui auront fait parvenir des nouvelles pour publication dans le "SUPPLEMENT", du 1er janvier au 1er juin 1938.)

POUR LA MEILLEURE	POUR LA SECONDE MEILLEURE
\$25.00	\$10.00
POUR LES TROIS AUTRES \$5.00	

Les droits d'auteur de ces nouvelles seront achetés et payés sur acceptation. Après publication, l'auteur sera sur la liste des concurrents pour les prix.

Les manuscrits devront être adressés au CASIER POSTAL 334, QUEBEC.

Ceux qui ne seront pas acceptés seront retournés, moyennant l'envoi des timbres nécessaires pour les frais de poste.

Quand nous parlons de "Nouvelles", il s'agit de récits, de reportages, etc., etc., et non de nouvelles de paroisses, telles que plusieurs nous en ont envoyées et qui leur ont été retournées immédiatement.

Nous en avons reçu déjà plusieurs qui sont acceptées et que nous ferons paraître sous peu.

Voulez-vous gagner... (suite de la page 2)

OBSERVATIONS D'UN MUSICIEN

J'ai observé attentivement les femmes et j'ai trouvé qu'elles sont comme des signes de musique. Il y en a des rondes, des blanches, des noires, des brèves et des longues; des croches et des double-croches; presque toutes poussent des soupirs... mais on en trouve bien peu qui observent le silence.

Deux marseillais, marchands de fromage, parlent de leurs produits. — Quand j'ai présenté mon fromage au dernier concours, tous les juges se sont levés, frappés d'admiration. — Le mien est allé chercher lui-même sa médaille.

LOULOU,
Chicoutimi, P. Q.

Pris d'une maladie fatale, et sur le point de mourir, un irlandais dit à son épouse:

— Ma chère femme, lorsque je serai mort, fais-moi enterrer dans le cimetière des juifs.

Mais, pourquoi donc?
— Parce que c'est la dernière place au monde où le diable ira chercher un irlandais.

MAY
Drummondville.

Deux garçons causaient lorsqu'arrive un de leurs amis. — As-tu remarqué comme Pierre ronfle dans l'église.

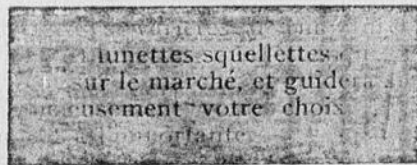
— Ne m'en parle pas, répond Paul, il m'a réveillé trois fois.

THERESE THIBODEAU
St-Jacques, Montcalm

Exigez les

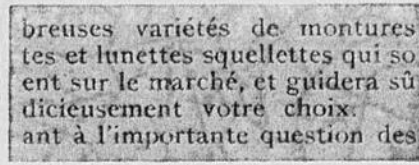


L'ANCIEN VERRE



Remarquez l'embronillement des bords.

LE VERRE CORECTAL



Remarquez la clarté sur toute l'étendue.

LES VERRES "CORECTAL" SONT VENDUS PAR
TOUS LES OPTICIENS DE LA PROVINCE
LES MEILLEURS POUR VOS YEUX

LILI étrenne ses patins

C'est un beau jour de congé aujourd'hui. Le soleil est brillant, la neige est toute blanche. Lili a fini ses devoirs, elle va pouvoir s'amuser toute la journée. Il faut en profiter car les jours sont courts pendant le long hiver.

Mais Lili n'a qu'une idée en tête : essayer ses patins neufs. La rivière est gelée et les enfants du village y vont patiner tous les soirs.

Lili les regardait jusqu'alors avec envie. Il y a longtemps qu'elle rêve aux beaux jours où elle saura patiner, faire des figures, jouer au chat, se battre, se sentir forte et bien d'aplomb sur ses patins.

L'année dernière encore, Lili était trop petite, mais sa maman lui a promis, au début de cet hiver, que la prochaine fois que son papa irait à la ville, il lui rapporterait des patins. Or, "la prochaine fois", c'était hier. Ils sont là, les beaux patins, tout neufs, tout brillants dans leur boîte. Et Lili se dérange à chaque instant pour aller les contempler avec un regard extasié. Voici enfin son plus grand rêve réalisé !

Claude, son frère, et Jeanne, sa grande sœur, patinent depuis longtemps déjà. Ils attendent Lili pour la conduire à la rivière et lui apprendre à patiner. Lili les rejoint en sautillant de plaisir. Les deux aînés sont tout contents de la voir ainsi illuminée de joie. Qu'il est gentil, leur lutin blond, dans son joli costume rouge garni de blanc !

Claude dépose les patins sur l'épaule de sa petite sœur. Lui-même porte les siens de la même façon, à cheval sur l'épaule, un devant, l'autre derrière, reliés par une courroie.

Lili marche gravement entre Jeanne et Claude. La première fois que l'on va patiner, il ne sied pas de se montrer trop petite fille. Mais, qu'elle a envie de sauter, de courir, de crier de joie !

—Regarde, Lili, s'écrie Jeanne. Vois là-bas Lorette et Blanche, ce sont les meilleures patineuses du village !

En effet, Lorette et Blanche s'avancent en glissant; elles font quelques tours sur elles-mêmes, en se tenant par la main, font de

jolies figures. Tous les enfants se sont arrêtés pour faire cercle autour des deux fillettes. Lorsque, après un tournoiement éperdu arrêté net dans une jolie révérence, elles eurent fini leur exhibition, la patinoire fut de nouveau envahie.

Claude et Jeanne ont déjà chaussé leurs patins; ils montrent à leur petite sœur comment on attache les bottines pour qu'elles



Mais, brusquement, Lili est par terre !

tiennent solidement aux pieds. Puis, la prenant chacun par un bras, ils la font se lever. Lili a le cœur battant. Le sol se dérobe un peu sous ses pas, elle va tomber.

—N'aie pas peur, Lili, voyons, tu ne tomberas pas, tu es entre nous deux ! dit Jeanne.

—Si tu tombes, ajoute Claude en riant, tu te ramasseras, ce ne sera pas bien grave : la grande patineuse Sonia Henie est tombée plus d'une fois. Si tu veux devenir championne du monde comme elle, il faut bien que tu tombes un peu !

Ces paroles vigoureuses ont ramené l'énergie dans le cœur de Lili; elle avance le pied, le pose, lève l'autre, le pose à son tour, et fait ainsi quelques pas.

—Maintenant, annonce Claude, tu vas patiner; au lieu de lever le pied, glisse-le en te donnant de l'élan sur la pointe du pied qui reste en arrière. Regarde !

Et Claude fait une démonstration au ralenti devant sa petite sœur.

—Comme il patine bien ce Claude ! songe Lili. Il faut que j'en fasse autant.

Elle suit les conseils de son frère. Ca n'est pas difficile, il suffit

de glisser un pied et de se pousser sur l'autre. Les trois premiers pas ont été parfaits. Jeanne encourage sa sœur. Cela va si bien que Lili lâche la main de Jeanne à laquelle elle se cramponnait jusqu'alors.

—Je vais bien y arriver toute seule...

Mais brusquement, elle est par terre. Que s'est-il passé ?... Et comme Lili est rien moins que douce, elle se met à hurler et à trépigner de colère. Claude et Jeanne accourent, la relèvent et essaient de la consoler, mais les yeux de Lili sont devenus des cataractes inépuisables. Tous les enfants font cercle autour d'elle, et à la grande honte de son frère et de sa sœur, ils se moquent d'elle.

—Dis donc, Lili, fais attention, tes larmes vont geler dans ta figure et tu vas retourner chez toi en bonne femme de glace !

—Lili ! Est-ce la chute Montmorency qui coule par tes yeux ?

Mais Lili est indifférente à tous ces quolibets et continue à crier de plus belle.

Mais voici qu'arrivent deux petits garçons, amis de Lili : Nicolas et Pierre. Ils n'ont leurs patins que depuis hier matin, et déjà voici qu'ils vont seuls comme des vétérans ! Sans doute ils sont tombés un grand nombre de fois, mais cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ?

L'amour-propre de la petite fille est réveillé; il ne sera pas dit qu'elle, Lili, se laissera dépasser par ces deux garçons : il faut que ce soir elle patine aussi bien qu'eux.

Me croirez-vous si je vous dis qu'à l'instant même, oubliant sa chute et ses larmes, Lili s'élançait toute seule sur la glace, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient ?

Il y eut naturellement, d'autres chutes avant le soir, mais Lili n'en eut cure, et comme elle se l'était promis, quand l'heure vint de rentrer à la maison, elle n'avait plus rien à envier à ses deux camarades.

—Tout de même, s'exclame Pierre, tu mériterais d'être un vrai garçon !

Et ce fut pour Lili la meilleure récompense.

LES AVENTURES DE DEUX JEUNES PECHEURS

(Suite)

Lorsqu'un jour gris et blafard se leva, les deux amis étaient déjà sur pied. Le repas fut bientôt préparé et avalé.

—Et maintenant, les affaires sérieuses. Votre père ne nous a pas trouvés. Alors, il faut nous tirer d'affaire tout seuls.

—Orientons-nous à peu près d'abord. Puis nous descendrons tant bien que mal vers le sud.

—Mais, ce n'est pas tout, il va falloir se nourrir. Nous avons encore quelques provisions, mais, dans deux ou trois jours, il n'en restera rien.

—D'ici ce temps-là, nous devrons rencontrer des hommes. Ce pays doit être habité, ne serait-ce que par des trappeurs.

La neige était dure, on marchait aisément sans enfoncer. Nos deux amis, chargés de leurs provisions, avançaient allègrement confiants en leur bonne étoile. Vers l'heure du midi, ils avaient bien parcouru quatre à cinq milles, et leur estomac criait famine. Le temps était doux et couvert; la lassitude lentement amollissait leurs membres. Ils jetèrent donc leur sac par terre et se laissèrent eux-mêmes choir dans la neige humide et ouateuse.

Ils ouvrirent quelques boîtes de conserves qu'ils mangèrent froides. Ils ne voulurent pas, en effet, prendre le temps d'allumer le feu, tant était grande leur hâte de repartir.

Vers le milieu de l'après-midi, sur leur route, ils reconnurent des traces d'animaux dans la neige.

—Vois donc, Louis ! Le pays n'est certainement pas inhabité ! On dirait des pistes d'orignaux. Il doit y avoir des chasseurs dans les parages.

—Tu te trompes; ce ne sont pas des orignaux, mais des caribou. Il n'y a pas d'orignaux par ici. Orignal ou caribou, si l'on en attrapait un, nous aurions tôt fait

VOTRE PETIT BILLET

Mes chers Petits,

Aujourd'hui, Tante Lise vous entretiendra d'un sujet qui peut-être vous ennuiera un peu, mais tout de même elle fera tout son possible pour vous convaincre de son importance. Combien malheureusement n'y a-t-il pas de neveux et nièces qui n'en ajoutent pas assez à cette pratique courante qu'est l'usage de la brosse à dents. Oui, mes chers petits, servez-vous de votre brosse à dents, n'ayez pas peur; habituez-vous à vous en servir vous-même, sans que votre maman n'ait toujours à vous le répéter, car n'oubliez pas que c'est vous qui en récolterez les bons et les mauvais effets. Vous savez que la carie n'est pas longue à s'emparer de dents négligées. N'est-ce pas triste d'avoir une bouche en mauvais état, qui nuit à votre apparence et à votre bonne digestion, le plus souvent, de contractée, vous serez heureux plus tard d'avoir sacrifié quelques moments de votre temps à une pratique peut-être ennuyeuse, mais qui ne pourra que vous rendre service à tous les points de vue.

TANTE LISE

de nous organiser un fameux banquet.

—Mais, comment les tuer ?

Nous n'avons même pas de fusil.

—Nous allons trouver un autre moyen, voilà tout. Les esquimaux en ont-ils ces fusils, eux ?

—J'ai hâte de le connaître ton moyen.

—Je comprends... je connais ton appétit vorace. Attends un peu.

Quel est ce secret de Louis ? Nous le saurons bientôt... la semaine prochaine, probablement.

COMMENT JOUER AU BRIDGE CONTRAT

par Arsène DESROCHERS
Professeur associé de Ely Culbertson

MARQUE OFFICIELLE DU BRIDGE-CONTRAT
en vigueur depuis le 1er avril 1935

VALEUR DES LEVEES :	♣	♦	♥	♠
Chaque levée au-dessus de 6 déclarée et réussie	20	20	30	30
Sans Atout, 1ère levée	40 chaque levée subséquente 30			

En cas de Contre, doubler chacune des valeurs; en cas de Surcontre, les quadrupler.

PRIMES DE ROBRE :	Si le Robre n'est pas terminé, le côté qui a gagné une Manche marque 300	
Fait en deux Manches	700	
Fait en trois Manches	500	

PRIMES DE CHELEMS :	Non vulnérable	Vulnérable
déclarés et réussis		
Petit Chelem	500	750
Grand Chelem	1000	1500

LEVEES SUPPLEMENTAIRES :	non vulnérable	vulnérable
	Non contrées, chacune	valeur de la levée ordinaire
	Contrées, chacune	100
	Surcontrées, chacune	200
		400

Aucune prime n'est accordée à la réalisation du Contrat, contre ou surcontré.

HONNEURS DANS UNE MAIN :
Quatre à la couleur, 100 points — Cinq à la couleur, 150 points
Quatre As à Sans Atout, 150 points

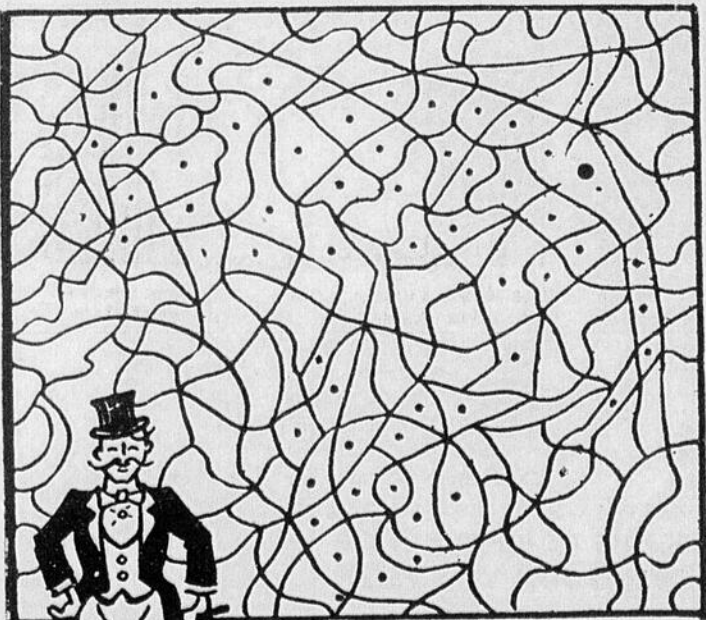
MANCHE :
100 points constituent une Manche — Seul le nombre des levées déclarées et réussies peut compter pour la Manche. Les Levées Supplémentaires sont comptées dans la colonne des Honneurs.

PENALITES DES LEVEES DE CHUTE :	Non Vulnérable		Vulnérable	
	non contrées	contrées	non contrées	contrées
1 levée de chute	50	100	100	200
2 levées de chute	100	300	200	500
3 levées de chute	150	500	300	800
4 levées de chute	200	700	400	1100
5 levées de chute	250	900	500	1400
6 levées de chute	300	1100	600	1700
7 levées de chute	350	1300	700	2000

Dans le cas de Surcontre, multipliez par 2 les valeurs des levées contrées.

Pénalités infligées pour les Renonces : deux levées transférées aux adversaires pour la première Renonce. Une levée pour chaque Renonce subséquente. Aucune levée faite avant une Renonce ne peut faire l'objet d'un tel transfert. Aucune pénalité n'est infligée pour une Renonce faite à la douzième levée.

Marque complétée par Arsène Desrochers



En noircissant à l'encre ou au plomb, les espaces qui sont marqués d'un point, vous aurez une silhouette familière aux personnes qui visitent les cirques.

REPONSES AUX JEUX DE LA SEMAINE DERNIERE

Rebus
Le nom de la ville est QUEBEC
Mots à compléter
Mousseron
Moucheron

GRATIS

Montres, "100 Belles Primes" données gratuitement. Vendez 200 paquets de graines de semence de choix à 5 cents chacun. Demandez aujourd'hui le catalogue et 200 ou 50 paquets.

ALLEN NOUVEAUTES
Saint-Zacharie, P. Q.

Parisiennes

CE PRINTEMPS - LES CHAPEAUX MOINS D'EXCENTRICITE - PLUS DE SIMPLICITE

La calotte, petite et ronde est complétée par la vieille "épingle à chapeaux" qui vient ici plutôt en ornement que pour tenir le chapeau en place.

L'influence des coiffures sur les chapeaux

Molyneux nous montre plusieurs canotiers pour les croisières dans le Sud, en taffetas piqué ou dans une combinaison de galons de paille et de feutre. Suzy garnit ses chapeaux surtout sur la calotte qu'elle met plutôt en hauteur. Elle a plusieurs chapeaux à bords très larges, qui s'évasent tout le tour régulièrement, et qui se tiennent droits comme s'ils venaient d'être relevés.

Les chapeaux de sport en feutre léger ont aussi des calottes hautes et régulières; quelquefois, celle-ci est pliée à chaque extrémité de manière à former une double pointe. Violette Marsan a dessiné une calotte en forme de coeur, plus haute d'un côté, ce qui est très nouveau. Les bords sont simples, d'allure plutôt masculine, et souvent roulés par en-dedans pour atteindre le nouvel effet.

Rose Valois préfère les bords relevés d'un seul côté pour mettre en valeur le profil. Les calottes sont en forme conique et travaillées avec des incrustations de diverses formes en feutre et en paille.

Les plus récentes coiffures ont beaucoup influencé les modistes. La tendance de remonter les cheveux sur le dessus de la tête et vers le front est responsable des bonnets et des chapeaux qui encadrent la figure, des calottes ajustées qui laissent voir des cheveux en avant, mais qui par contre sont plus basses sur la nuque. Agnès lance ce nouveau chapeau "BEGUIN" pour à bonne heure, ce printemps et enjolive cette idée de hauteur sur le devant en se servant de garnitures hautes, tel que noeuds, plumes, ceci évidemment pour les circonstances "plus habillées".

Les voiles pour le soir

Un chapeau par Violette Marsan nous montre un bord modéré, en forme de halo, combiné avec une calotte haute, ronde, plate sur le dessus, avec un rebord qui termine par une gorgette avec un noeud en piqué blanc, étroit.

Pour les grandes occasions, les voiles sont la fureur du moment. La plupart sont en pailletés; ils sont portés courts et circulaires ou tombent sur les épaules à la manière des mantilles. Les plus seyants sont ceux qui masquent les yeux et remontent aux tempes, fixés avec des épingles de brillants.



Le bérêt de velours, porté sur le côté de la tête et dégagant le profil est le favori du moment chez les parisiennes.



Le "boucanier" de feutre noir, à bord relevé est porté avec une jaquette lancée par Schiaparelli pour sa collection de demi-saison.

Chapeau de sport de Rose Valois, à calotte haute et pointue, à bord d'allure masculine. Il est garni d'une plume. L'ensemble est de laine brun foncé avec initiale au revers.

PARIS. — Le vieux dicton qui voulait que chaque femme devait posséder au moins un chapeau excentrique a été complètement renversé par la mode de cette année qui les veut plus excentriques que jamais; plusieurs cotoient même le ridicule. Aussi longtemps qu'ils peuvent être considérés comme chics, les femmes ne craignent pas de les porter et surtout n'en paraissent nullement intimidées.

Pour le printemps, tout de même, tout nous indique qu'il y aura un retour à des modes plus raisonnables. Les tendances de la mode 1914-15 réapparaissent assez prononcées dans les nouvelles lignes. Cette mode nous revient dans les chapeaux tel qu'illustré avec un large bord relevé tout le

Simple conseil

Si vous avez des meubles en bois clair simplement encaustiqué, ne passez pas le papier de verre sur les taches d'eau, cela raye, prenez un bouchon neuf et frottez à sec en appuyant bien dans le sens du bois; passez ensuite la cire.

Notre concours de beauté

Nos lectrices seront sans doute désappointées de ne pas voir les photos des gagnantes de notre concours de beauté. Malheureusement, l'espace nous manque cette semaine. Nous en publierons quelques-unes chaque semaine, à partir de la semaine prochaine.

COURS COMPLET DE COIFFURE

La plus ancienne école en ville sous la direction personnelle du PROFESSEUR BERNARD MEDAILLE D'OR. — Paris Londres.

Nos diplômés occupent d'importantes positions chez des coiffeurs hautement réputés par tout le Canada.

Ecrire pour livres gratuits. Diplômes aux gradués. 1231, Ste-Cath.-Ouest, Montréal

LES ENFANTS PROFITERONT DE L'INITIATIVE QUI LEUR EST DONNEE

Les enfants sont beaucoup plus capables de se servir eux-mêmes que nous ne le soupçonnons. Les mamans sont généralement portées à les servir elles-mêmes plutôt qu'à les habituer à faire un effort personnel. Leur faiblesse est d'avoir trop de pitié des enfants. Quoiqu'ils aient besoin de sympathie et d'aide, un excès de prévenances leur nuira en les empêchant d'apprendre à se débrouiller eux-mêmes.

Un enfant de trois ou quatre ans, s'il n'a pas été élevé comme une poupée peut s'habiller sans le secours de personne, pourvu qu'on lui ait appris à faire les efforts nécessaires à cette fin. Mais si la maman dès leur jeune âge, encourage son petit garçon ou sa petite fille à se chausser, à passer une robe ou un paletot, dans peu de temps ils seront capables de s'habiller seuls, à part certains détails, tel qu'attacher les lacets, poser les boutons de chemises ou du gilet parce que cela requiert une dextérité à laquelle les doigts des petits enfants ne sont pas habitués.

Aussitôt qu'un enfant peut te-

nir sa cuillère et la porter à sa bouche, sa mère doit le laisser manger seul. Lorsqu'il peut faire son lit, c'est-à-dire vers l'âge de trois ou quatre ans, enseignez-lui comment faire. Oh! les couvertures ne seront peut-être pas très bien tirées, il y aura quelques faux plis. Ne relevez pas ces défauts, mais félicitez le petit apprenti, qui sera fier de son exploit et prêt à recommencer demain.

Le malheur est que les mamans sont certaines que les petits ne peuvent rien faire. Il est regrettable que nous ayons si peu foi en nos enfants. Nous les portons sur la main jusqu'à ce qu'ils soient adultes, alors qu'ils ont perdu l'habitude de se suffire à eux-mêmes et dépendent des autres pour leur confort personnel.



Ces deux bonshommes quoiqu'âgés respectivement d'à peine trois et quatre ans sont déjà très débrouillards. Tous les enfants peuvent en faire autant pourvu qu'on leur donne la peine de leur enseigner.

— C'est en vain qu'on cherche au loin son bonheur quand on néglige de le cultiver en soi-même. (J.-J. ROUSSEAU).

"On dit" et "peut-être" sont les deux huissiers de la médiancée.

BALZAC.



"Succès de Cuisson Assuré"!

Le levain Lallemand le plus rapide du marché, vous assure le succès dans vos cuissons, vous demandant peu d'effort et très peu de temps. Commandez votre provision chez votre épicier - aujourd'hui!!

FRED-A. LALLEMAND AND COMPANY LIMITED, MONTREAL, P. Q.

Cartons de 6 carrés, toujours fraîche et de pleine force



L'UNIVERSITE MCGILL DECROCHE LES HONNEURS

Le grand concours intercollégial qui s'est déroulé au Lac Beauport, près de Québec, récemment, a permis à l'équipe du McGill de se mettre une fois de plus en vedette. Les skieurs de McGill ont tout balayé sur leur passage et ont décroché les trophées.

Bob Smith-Johannsen, l'un des membres de l'équipe, a remporté à lui seul, trois coupes de grande valeur. Ce jeune athlète est le fils du fameux expert norvégien qui fut l'un des plus grands travailleurs dans l'organisation de la station hivernale du Lac Beauport. A cet endroit, les skieurs abondent et les visiteurs sont également nombreux.

Smith-Johannsen tient de son père. Il a sa carrure et son courage. Ce fut un succès fameux pour l'université, pour l'athlète lui-même et pour le père qui ne pouvait mieux désirer pour son fils.

LES VETERANS POURRAIENT FORMER UNE EXCELLENTE EQUIPE

S'il existait actuellement un "coach" quelque peu courageux avec cinq sous de témérité qui se mettrait en tête de former un club avec tous les anciens joueurs de hockey, il pourrait tout probablement fabriquer une équipe épatante. Il pourrait dénommer cette équipe : les vétérans ou encore les old boys. Il aurait certainement du succès.

On pourrait choisir le plus vieux joueur des Rangers, Butch Keeling, qui n'est cependant âgé que de 31 ans. "Tiny" Thompson, des Bruins de Boston, pourrait garder les filets. C'est le cerbère qui a le plus d'années de service dans la ligue nationale présentement, car, Roy Worters et George Hainsworth se sont retirés.

Aurèle Joliat, joueur d'aile gauche, et Babe Siebert, défense du Canadien, étaient certainement à leur période la meilleure lorsque Keeling fit le saut dans les majeures. On sait que Joliat fit ses débuts en 1922. Il est le plus vieux joueur du circuit pour le même club dans toute l'histoire du hockey. Quant à Siebert, il en est à sa quinzième saison.

Lorsque Keeling commença sa carrière de joueur professionnel, Nelson Siebert, des Américains, était avec les Maroons de Montréal. Il avait commencé lui aussi en 1925.

Happy Day, des Américains, était avec le Toronto alors. Il commença sa carrière de joueur en 1925 également alors qu'il fut engagé par les St. Pats de Toronto.

Eddie Shore fit ses débuts en 1926 avec Boston. Shore serait certainement très effectif sur l'équipe des vétérans.

Hooley Smith, avec les Américains maintenant, jouait pour les Sénateurs d'Ottawa, toujours lorsque Keeling débuta.

Paul Thompson, avec les Black Hawks, se joignit aux Rangers la même année que Keeling et Hec Kilrea, des Red Wings de Détroit, était avec les Sénateurs d'Ottawa, Kilrea débuta en 1925.

Thompson aux filets; Shore et Siebert sur la défense et les autres sur les avants. Voilà des joueurs qui formeraient certainement une équipe valeureuse.

LE CONGRÈS DES RAQUETTEURS

Le congrès des raquetteurs qui sera tenue, à Montréal, à la fin du mois, ralliera tout ce que le pays comprend de raquetteurs. Les organisateurs se surpassent pour organiser un congrès qui fera sa marque dans l'histoire de la raquette au Canada.

On attend environ 5,000 raquetteurs pour cette circonstance. Les hôtels de la métropole sont assurés de recevoir au-delà de 25,000 visiteurs et l'on a pris les dispositions nécessaires pour accommoder les voyageurs.

Une délégation des raquetteurs de Lewiston et d'autres parties des Etats-Unis figureront au congrès. Le travail qui a précédé cet événement est un gage de succès.

LE SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE

LIMITÉE

suite 713 — Ivan Drummond
— Section magazine —

Tarif pour annonces classifiées :
95 sous le mot, minimum \$1.00.

REGLEMENTS :

Toutes les annonces sont sujettes à l'approbation des éditeurs.
Les annonces seront disposées suivant les instructions des éditeurs, dans leurs classifications respectives.
Les annonces sont payables à l'avance, à moins d'une entente pour obtenir des conditions de crédit.
Le nom en entier et l'adresse postale de l'annonceur sont indispensables, même si l'on ne doit pas les inclure dans l'annonce.

INSTRUCTIONS POUR L'ENVOI DES ANNONCES

1. — Spécifier clairement pour quelle édition l'annonce est envoyée.
2. — S'assurer du montant exact de l'annonce de manière à éviter tout retard dans la publication.
3. — Mentionner pour combien d'insertions l'annonce est envoyée.
4. — Le paiement doit accompagner les annonces.
Ecrire lisiblement sur un côté du papier seulement.
Faire remise par lettre enregistrée, express, bon de poste, ou mandat de banque.

PERSONNEL

Vous souffrez de hernie? Obtenez un prompt soulagement en employant notre méthode moderne. Point d'élastiques, de courroies ou d'acier. Ecrivez à SMITM MANUFACTURING COMPANY, Dept. 220, PRESTON, Ont.

CATALOGUE DE TIMBRES GRATUIT

CATALOGUE DE TIMBRES GRATUIT : — Edition spéciale pour cadeau. — Un volumineux album de quarante pages contenant différents timbres, des Couronnements, des Colonies Britanniques, du Canada, des Etats-Unis, des séries d'aviation postale. Illustrations EMPIRE STAMP, Co., Dept., Q.W. Toronto, Canada.

Imprimé aux ateliers de l'Action Catholique, 3, Boulevard Charest, Québec.



C'EST UN SHEIK QUI VIENT D'ARABIE

Nos lecteurs ont reconnu le Sheik, lutteur très populaire en certains centres de la lutte. La photo ci-dessus illustre bien le facies original de ce lutteur qui a attiré bien des foules.

Le Sheik est venu en Canada et sous la direction de Jack Ganson il a fait face aux meilleurs lutteurs. On l'a vu à Montréal et à Québec.

Le Sheik frappe l'assistance lorsqu'il monte dans l'arène drapé dans son long manteau. Il est né à Yemen, en Arabie, le 18 décembre 1909. On lui donna le nom de Iben-Hamad, un nom qu'il s'efforce d'oublier.

Voilà un lutteur de grande puissance physique. Il mesure 6 pieds et pèse 239 livres. Il pesait neuf livres lorsqu'il vint au monde. A l'âge de six ans, il s'amusa à lutter dans les sables du désert avec des gamins de son âge.

C'est au marché de Bagdad qu'il livra son premier combat. Il fit face à Ibn Kahlil, et en 2 minutes et 43 secondes, il tombait son adversaire.

Le Sheik aime à parler du désert. Il n'aime pas la civilisation. Peut-être un jour vaudra-t-il retourner en Arabie.

Hommes demandés

Hommes sérieux demandés pour représenter notre compagnie, la plus progressive du genre au Canada. Etablissez-vous dans un commerce stable et permanent et faites un salaire qui vous permettra d'être indépendant. Des centaines gagnent honorablement leur vie pourquoi pas vous? Distribuez 250 produits de première nécessité. Valise fournie gratuitement. Pour détail complet, écrivez : COMPAGNIE JITO LIMITEE, 1031, Dorchester Est, MONTREAL.

OUTILS DE FERME

Les prix augmentent. Achetez dès maintenant pour l'automne et l'hiver. Demandez nos catalogues sur "Batteurs", "presseurs à foin", "trieurs à patates", "coupeurs de racines", "écossiers à blé d'Inde", "coupeurs à picotins", "scies à bois de stère", "scies à drague", rouleuses, etc. Nous avons encore en mains quelques aubaines en "séparateurs" usagés et de démonstration, batteurs, presses à foin, etc. Les meilleurs valeurs au Canada. Matthew Moody & Sons Company, Terrebonne, Québec. Etabli depuis 1845.

LE CARACTERE DE EDDIE SHORE

Eddie Shore, joueur de défense des Bruins de Boston, vient de nouveau d'attirer l'attention des amateurs de hockey lorsqu'au cours d'une partie avec les Rangers il a fait une colère en frappant Phil Watson avec son gouret. L'incident a été commenté par tous les journaux et principalement à New-York où Watson jouit d'une popularité sans cesse grandissante. Watson a provoqué Shore et ce dernier a de nouveau perdu patience. La blessure n'a pas été grave. Heureusement pour Shore, Watson pourra jouer. Il aurait pu arriver facilement que Watson ne puisse plus jouer tout comme ce malheureux Ace Bailey, une autre victime de Shore.

Shore est l'homme à viser pour les joueurs ennemis. Le gros joueur de défense des Bruins est tellement effectif à la ligne bleue que les adversaires tentent toujours de le réduire à l'impuissance afin de pouvoir ensuite traverser la ligne bleue avec plus de facilité. Shore n'est pas l'homme à encaisser sans riposter et l'on sait qu'il rend toujours le change. Mais, Shore se fa-

Billet

UNE BELLE SCENE

Le concours venait de se terminer. Les skieurs revenaient au chalet. L'un d'eux, un athlète robuste et habile s'était classé avec avantage dans l'une des épreuves.

A la porte du chalet se tenaient deux charmantes skieuses. Elles portaient la cosaque qui donne un air si gentil et si attachant. Lorsque le vainqueur approcha, elles s'élançèrent à sa rencontre et lui sautèrent au cou. De bons baisers sur la joue et les félicitations pleuvèrent.

La scène était fameuse et un artiste la croqua en cinq secs. C'était si charmant de voir ces belles grandes jeunes filles que je les regardais en souriant. L'une d'elles me fusilla du regard lorsque j'approuvai son geste de signes de tête. Chanceux de skieur va!

Et quelques jours plus tard, je recevais de l'artiste une photographie de cette scène. Malin! Mais, je l'ai conservée et si jamais vous me rendez visite vous verrez par devers moi à mon bureau la photo que je ne donnerais pour plusieurs dollars! MATHURIN.

BOWSER VEUT SE SURPASSER

Le grand manitou de la lutte, Paul Bowser, vient de découvrir un plan pour aiguillonner quelque peu le sport de la lutte. Il a annoncé récemment qu'un grand tournoi aura lieu et que ce concours durerait trois mois. Les meilleurs lutteurs au monde et les différents champions des clans participeront à ce tournoi qui marquera une date importante dans l'histoire de ce sport.

Durant l'hiver, la lutte ne jouit pas d'une popularité extraordinaire. Les sportifs sont enclins à s'occuper naturellement des sports d'hiver : le hockey et le ski en particulier, et négligent très facilement les sports d'intérieur tel que la lutte.

Bowser se révèle excellent promoteur en organisant ce tournoi. Il pourra offrir des programmes de haut calibre et susciter un très vif intérêt dans tous les centres de la Nouvelle-Angleterre.

Pour que la lutte connaisse les mêmes succès qu'auparavant, il faudra de toute nécessité que les lutteurs observent le bon sens au cours des rencontres. On a exagéré à outrance et le public en est resté avec quelque chose comme du dégoût. Pour que la lutte soit intéressante, il faut tout de même que les lutteurs soient naturels et que le combat offre un aspect de vérité qui frappe le spectateur.

Nous ignorons jusqu'à quel point Bowser réussira dans cette nouvelle tentative pour sortir la lutte de la torpeur dans laquelle elle est plongée depuis quelques mois. Une chose certaine, c'est qu'il aura tenté un grand coup.

King Clancy n'a pas été bien traité

Comme pilote des Maroons, l'ancien joueur de défense de Toronto, n'a pas été gâté. Les joueurs n'ont pas donné toute leur mesure et il fallut que Clancy donne sa démission. Au moment où nous écrivons ces lignes, les Maroons n'ont remporté que six victoires depuis le début des hostilités dans la ligue nationale. Ce n'est pas fameux.

Ce n'est certainement pas la faute de Clancy si l'équipe n'a pas mieux figuré au cours de la première partie de la cédule. Clancy est un joueur compétent. Il connaît le hockey. S'il n'était pas aimé des joueurs, ce n'était pas une raison pour le maltraiter.

tigue et c'est alors qu'il sort de son caractère et très durement. Shore est le meilleur garçon dans l'intimité. Mais, il est impulsif et rageur sur la glace. Qui s'y frotte s'y pique. Les arbitres devraient tout de même le surveiller. Un type de cette trempe peut être la cause d'accidents très regrettables. L'incident Bailey n'a pas guéri Shore.

LE JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL

ET L'EDUCATION

Frère MARIE-VICTORIN

(Suite de la semaine dernière)

Tel paysan, couleur de terre, qui tourne sans répit dans l'étroit quadrilatère de son champ, eût pu devenir dans un autre milieu un grand homme d'Etat. Tel trappeur illettré est doué de la puissance d'observation d'un Darwin ou d'un Henri Fabre. Des Pasteurs et des Einsteins incultes font des besognes d'égoûtiers, tandis que leur cerveau gronde sous la pression d'un vague mais puissant rêve intérieur.

C'est la fièvre artistique, atmosphère même de la Florence de la Renaissance, c'est toute cette beauté qui flottait dans l'air et baignait le moindre portique et la moindre colonne, qui révéla à lui-même Michel-Ange enfant, et lui mit à la main le ciseau qui devait créer le Moïse... Et cet enfant rêveur, Christophe Colomb, ce petit génois au cerveau bouillonnant, qui donc lui fit rêver le rêve magnifique qui agrandit le monde, sinon ce milieu bourdonnant et conquérant, des ports de mer de la grande époque de l'Italie ?

Dans la nature, il faut qu'une infime graine, par le plus grand des hasards, tombe sur un infime filament fongique, pour que monte au soleil la somptueuse Orchidée. Parallèlement, dans l'ordre humain, il faut qu'un heureux et improbable accident place à la portée de l'intelligence l'objet ou l'inspiration, ou le milieu qui va déclencher la vocation et orienter la vie.

Pour réaliser ce programme d'inspiration créatrice, le Jardin Botanique de Montréal créera aussi vite que possible divers services qui seront coordonnés dans la même main et recevront une impulsion commune.

Pour le moment, j'ai assumé personnellement la direction de ce service, laissant à mon savant collègue, M.

Henry Teuscher, la tâche immense de faire surgir l'Eden sur le plateau de Maisonneuve, et d'y acclimater la flore du monde. Mais lorsque le Jardin sera financièrement établi, nous confierons ce service primordial à un personnel spécial. Déjà la Commission des Ecoles catholiques de Montréal a accepté de collaborer avec le Jardin, en nommant l'un de ses professeurs, pour établir le lien entre les deux institutions. Ce professeur a son bureau au Jardin Botanique comme je l'ai dit plus haut, et dès cette année, il a organisé les visites des écoliers et les conférences sur le terrain. Ce geste intelligent de la Commission Scolaire Catholique vaut d'être souligné et applaudi.

J'ai dit plus haut que durant les été de 1936 et 1937 malgré l'état embryonnaire du Jardin, nous avions établi une section économique où l'on pouvait voir plusieurs plantes utiles accompagnées chacune d'un texte explicatif donnant les noms scientifiques, français et anglais, l'origine et les usages. Le jardin économique occupe maintenant sa place définitive et son étendue est triplée par l'adjonction de la section des arbres et arbustes fruitiers, et de celle des plantes médicinales.

Le Jardin médical comprendra lui-même trois sections. D'abord le groupe des plantes pharmaceutiques ou cultivées comme telles. En second lieu un bosquet entourant un étang ou une petite prairie pour les arbres et herbes usités par la médecine indienne. Enfin, à l'intérieur d'un cloître ruiné, le groupe de simples qu'un édit de Charlemagne prescrivait de cultiver dans tous les monastères.

Il entre aussi dans nos projets de consacrer une section à des jardinets que les écoliers viendront cultiver eux-

mêmes et où ils recevront l'aide d'un personnel spécialisé.

J'ai vu au Jardin Botanique de Saint-Louis, Missouri, un exhibit intéressant montrant le même jardin d'abord dans l'état d'abandon, et ensuite transformé par des soins appropriés. Les visiteurs s'arrêtaient avec un intérêt visible devant cette concrète leçon. Il va sans dire que nous nous proposons d'instituer cette utile démonstration.

Tout l'été de 1937 a été consacré à des travaux sur le terrain qui ont occupé en moyenne 700 hommes. Avec l'hiver nous replions nos ailes, et nous exécuterons un grand programme de construction : édifice central contenant salle de conférences, bureaux, laboratoires, bibliothèque et herbier. Huit autres serres sont ajoutées aux six déjà en service. Nous espérons que tout ce vaste programme de construction sera terminé au cours de l'été 1938.

La salle de conférences servira à recevoir les groupes d'écoliers et à leur donner des causeries avec démonstrations sur la Botanique élémentaire et l'Horticulture. Elle servira aussi à donner au grand public, durant la saison d'hiver, des conférences du soir sur l'horticulture pratique.

Pour ce service public il y a déjà entente entre l'administration du Jardin et le Ministère de l'Agriculture de la province de Québec qui a délégué en permanence auprès du Jardin un membre qualifié de son personnel horticole. Au milieu des traces de tous ordres qu'une entreprise de ce genre amène naturellement à ses promoteurs, rien n'est plus consolant que l'accueil fait par des corps publics tels que la Commission Scolaire Catholique de Montréal et le Ministère de l'Agriculture, à nos offres de collaboration.

Greffée sur le jardin, existe une école pratique d'apprentis-horticulteurs. Grâce à une entente déjà conclue avec la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal, ces apprentis reçoivent à l'Université, durant la saison d'hiver, des cours élémentaires de biologie végétale. Ils reçoivent d'autre part, au Jardin, de la part du personnel technique, un enseignement pratique hautement spécialisé. Après deux ans, ils quitteront le Jardin pour exercer le métier d'horticulteurs. Ce sera du nouveau, car l'on sait que presque tous les jardiniers techniciens sont des étrangers.

Enfin, et je finis par là l'énumération bien incomplète de nos projets éducatifs, nous avons fait le plan du Jardin des Tout-Petits, où l'on réunira des plantes capables, par leur beauté, leurs dimensions, leur parfum, de frapper l'imagination des petits enfants. Il y aura là des bancs et des berceaux de verdure où les maitresses ou les petites mamans pourront s'arrêter pour donner dans ce cadre idéal, la leçon de choses qui frappe et s'incruste. Il s'agit avant tout, à dit quelqu'un de créer entre nos Tout-Petits et le vaste monde, ce grand courant de bienveillance qui est la première attitude de l'esprit social. Ce micro-jardin sera complété par une petite salle organisée spécialement pour recevoir les petits. Il y aura là une bibliothèque spécialisée, une petite bibliothèque mais avec de grands livres d'images pour charmer l'oeil et frapper l'imagination. Qu'on le sache bien ! L'imagination n'est pas si loin de la raison raisonnée. Beaudelaire n'a-t-il pas dit que l'imagination est la plus scientifique des facultés, parce que c'est elle qui perçoit l'analogie universelle ?

(Suite à la semaine prochaine)

LES HORREURS... (suite de la première page)

A une heure, une après-midi de septembre, je décidai d'aller au Comité Anarchiste Ségovien au pont de Segovia pour y revoir quelques camarades qui m'avaient accompagnée lorsque je m'étais rendue à Madrid dans les premiers jours de la révolution et avec qui j'avais voyagé sur tous les fronts de la guerre. Arrivée au Calle Preciados j'y vis deux camions fermés, autrefois employés comme voitures postales, et une limousine de marque nouvelle avec les lettres F. A. I. peintes sur la carrosserie. Le chauffeur de la limousine me cria : "Salud, camarada! Vous cherchez quelqu'un ?"

"Je veux me rendre à Segovia le plus tôt possible."

"Attendez un peu. Il y a quelque chose pour vous ici. Vous voyez ces deux camions ? Savez-vous ce qu'il y a dedans ?"

"Non. Quoi ?"

"Ce sont des religieuses catholiques qu'on y a placées. Les communistes les ont arrêtées. Le gouvernement était fatigué de les loger dans le Seguridad (quartiers généraux de la police centrale) et il les a mises à la porte."

"Qu'est-ce qu'on va faire d'elles maintenant ?"

"Oh! Ne vous alarmez pas. On va tout simplement en exterminer onze d'entre elles."

Je ne pus réprimer un mouvement de répulsion en entendant ces mots.

"Combien sont-elles ?"

"Vingt-deux."

"Pourquoi en épargner onze ?"

"Parce qu'ils veulent en garder quelques unes pour travailler dans les hôpitaux. Il n'y a personne d'autre qu'elles qui soit qualifiée."

Il ajouta en montrant un café situé à quelques portes de là : "C'est ce qui vous explique pourquoi les gens que vous voyez dans ce café sont à faire des paris."

"Des paris ?"

"Oui. Il va y avoir une course entre les deux camions pour savoir qui va arriver le premier au lieu de l'exécution. Le chauffeur qui va gagner va avoir sa part des enjeux et ses passagers, eux, vont mourir."

Je frissonnai. Il continua.

"Je vous ai déjà vue aux quartiers généraux. Si les camions passent par Segovia, je vous amènerai. Vous pensez

bien que je ne suis pas pour manquer le spectacle n'est-ce pas ?"

Un groupe d'hommes sortit du café parmi lesquels deux montèrent occuper le siège du chauffeur des deux camions. D'autres allèrent occuper les sièges voisins ou montèrent sur les marchepieds. Ils criaient tous : "A Cuatro Caminos!" Et les camions se mirent en marche.

Je pris place dans la limousine avec ma nouvelle connaissance. Il démarra en grande vitesse et en procédant dans les différentes rues de la ville, il m'expliqua : "Nous allons arriver les premiers en passant par ce chemin". Il avait raison. Nous dûmes attendre à Cuatro Caminos durant dix minutes.

Le premier des deux camions apparut précédant à grande vitesse dans la rue et faisant tellement de tapage que les hommes et les femmes sortaient de partout pour savoir de quoi il s'agissait. La foule devint tellement dense qu'elle bloqua le passage au second camion lequel dut arrêter avant d'atteindre son but.

Quand la porte du premier camion fut ouverte, je vis les religieuses vêtues de leurs vêtements noirs en guenilles. Ne pouvant supporter cette vue, je m'éloignai. Le spectacle de leurs figures pâles et le glissement de leurs robes noires sur leurs chaussures disgracieuses était tel que je n'oublierai jamais cette scène.

Le chauffeur du second camion ivre de rage jurait en criant à la foule :

"Il va falloir que je ramène ces onze femmes à la prison et qu'es-ce que vous pensez qui va leur arriver à ces jolies monjas (religieuses) quand nous serons loin d'ici et qu'il fera noir ?"

"Qu'est-ce que vous pensez qu'il va leur arriver ?" cria un virago au teint basané, aux bras nus, ayant les couleurs communistes en banderolle sur la poitrine. Elle prononça alors une phrase d'une grossièreté et d'une obscénité telles que je n'ai jamais rien entendu de semblable tomber des lèvres d'une femme. "C'est cela qui va leur arriver !" dit-elle. "La même chose qui est arrivé à d'autres déjà des centaines de fois."

"Amenez-moi d'ici s'il vous plaît" demandai-je à mon chauffeur. "Impossible d'en supporter plus."

Jane ANDERSON.

PETITE CORRESPONDANCE

Ceux ou celles qui désirent des correspondants ou des correspondantes peuvent, moyennant une somme de trente-cinq (\$0.35) sous, nous adresser leur demande qui sera insérée dans notre supplément. Elle pourra être signée d'un pseudonyme mais ne devra pas se composer de plus de vingt (20) mots.

Chaque annonceur devra nous donner son nom et son adresse véritable qui seront gardés rigoureusement secrets.

Les correspondances par la suite devront se faire directement entre les correspondants sans se servir de cette page. Toutefois, si quelqu'un préfère se faire adresser son courrier à nos soins afin de laisser ignorer son identité, il pourra le faire en nous faisant parvenir les timbres nécessaires pour le coût additionnel des frais postaux.

La direction se réserve le droit de reconstruire la formule et d'en retrancher ce qui ne serait pas conforme aux règlements.

Service de Correspondance, Supplément Hebdomadaire, Ltée, Boite Postale 334, Québec, P. Q.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent :

MIREILLE. — Jeune fille, 29 ans, sérieuse, ayant assez bonne instruction, désire correspondants (Casier Postal 334, Québec, P. Q.)

FLORE. — Blonde aux yeux bleus, fille unique, de bonne famille de cultivateurs, désire correspondants (Casier Postal 334, Québec, P. Q.)

Désirent correspondantes, les jeunes gens dont les noms suivent :

MATHURIN. — Jeune homme désire correspondantes pour échanger idées. (Casier Postal 334, Québec.)

Ayez des correspondants et des correspondantes. Par l'intermédiaire de ce petit coin "Petite Correspondance" il n'en tient qu'à vous d'avoir des correspondants par toute la Province. Envoyez-nous .35 sous et nous vous mettrons une insertion. Tous ceux qui jusqu'ici en ont fait paraître une, pourront vous le dire; ils ont eu des réponses bien au-dessus de leurs espérances.

Pour toute information supplémentaire, écrivez à Lise, Casier Postal 334, Québec.

7 lbs Coupons \$1.25

Ou 5 livres \$1.00. Gratis prime utile! Choix de Cotons Imprimés. Piqués, "Broadcloths", Tapissieries, Soies, Edredons, "Repp", Flannellette, "Tweeds", lavables. Très grands morceaux pour couvre-pieds. Payable sur livraison. Garantie de remboursement. Lot échantillons, 25 sous. Canadian Textiles, Dépt. W. Montréal.

MONTRE

Gratis!

Pour la vente de 24 bouteilles de parfum de luxe, de .05 à .15 cents. Aussi: Poupee, Kodak, Set de vaisselle, Coutellerie.



Chapelet et autres cadeaux pour Garçons et Filles.

Demandez notre catalogue Novel Art. Co., Regd. 3, Edifice Bédard, Québec.

Jouez Gagnez

de la Guitare Hawaïenne l'Argent dans vos soirées

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne. Par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles diplômés recommandent notre cours. Ecrivez pour détails.

Le Conservatoire de Musique Hawaïenne

251-D St-Joseph, Québec, P.Q.



Apprenez à Dessiner & Peindre.

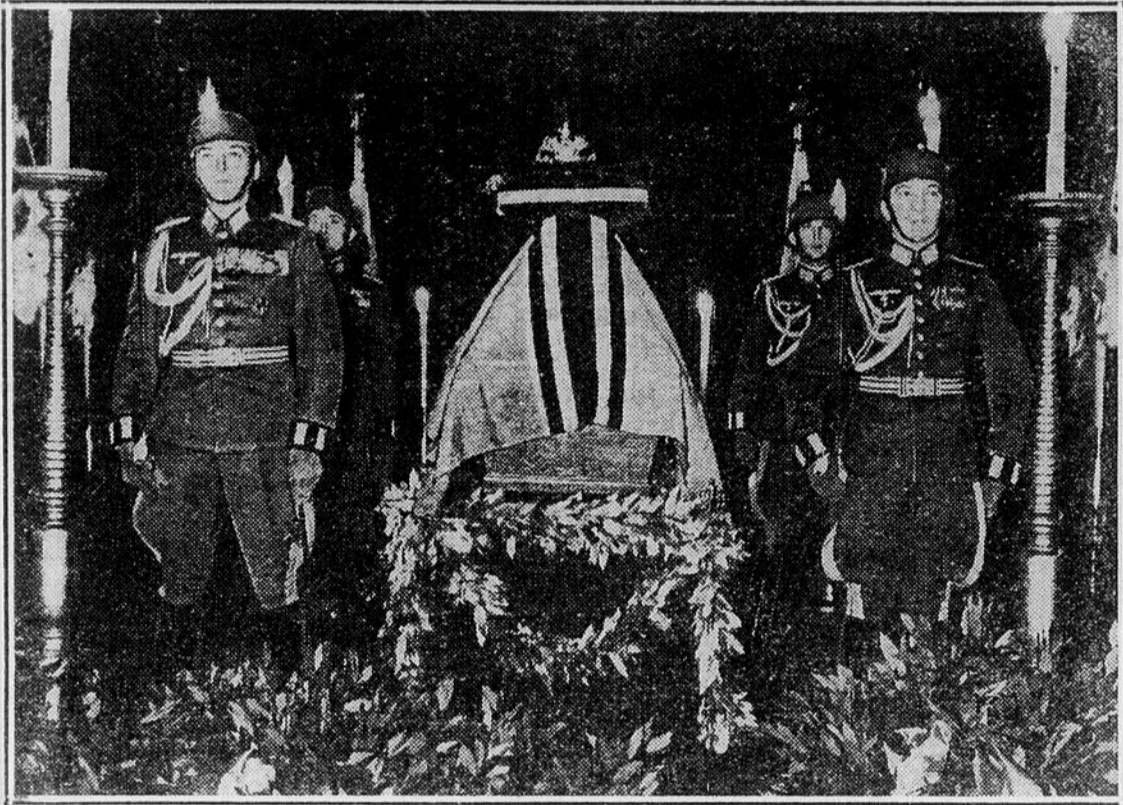
facilement et très vite demandez notre Programme

ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

ECOLE DE DESSIN POUR TOUS

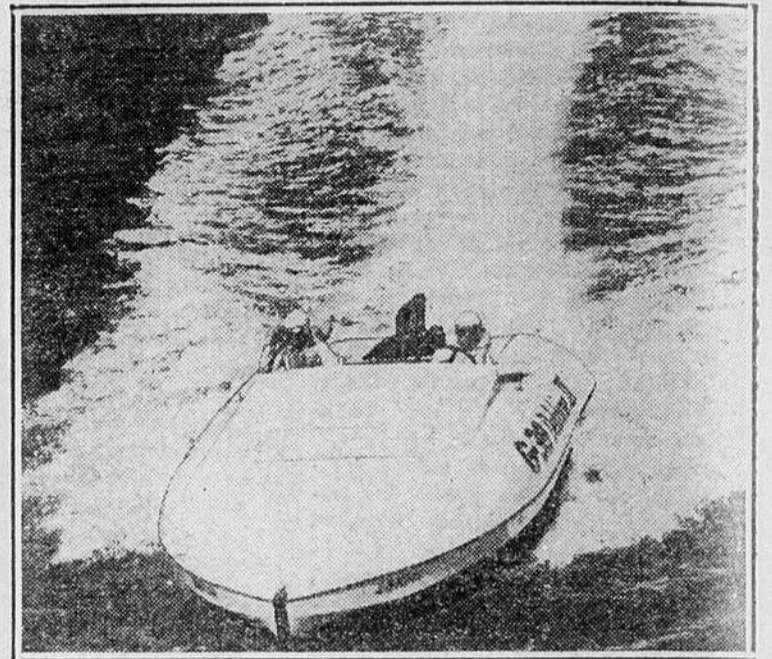
59-C rue St-Joseph, Québec

L'Actualité par l'Image



UN GENERAL ALLEMAND RECOIT LES HONNEURS MILITAIRES

La bière du Général Erich Ludendorff, le dernier des généraux allemands de la Grande Guerre, est gardée par la garde d'honneur du Septième Corps d'Armée, à Munich, Allemagne. La nation entière honore la mémoire de celui qui dirigea l'armée allemande durant la guerre de 1914.

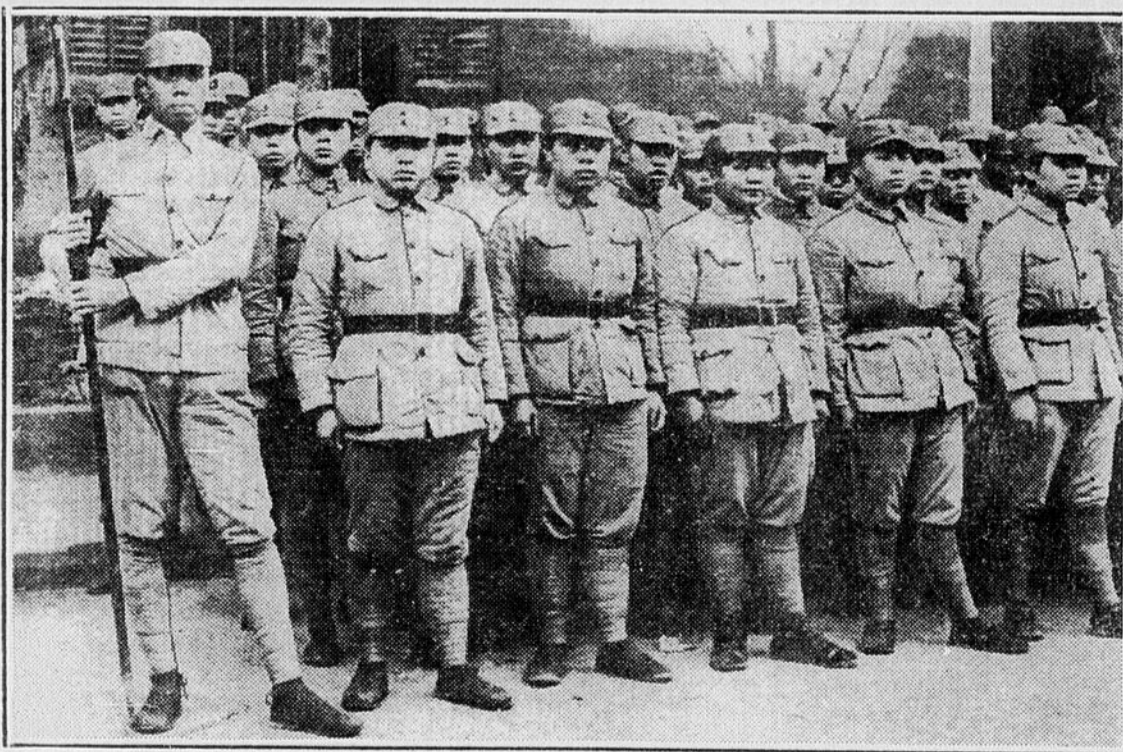


La Delphine IX, bateau appartenant à Horace Dodge, tenta vainement de battre les records de vitesse établis. Nous la voyons alors qu'elle passe en vue de Indian Creek, à Miami, Fla.



LES PLAISIRS DU SKI

On voit ici quelques skieurs qui pratiquent le sport le plus agréable et le plus dangereux, le "ski-Joring", à Dollar Mountain, Idaho.



Les rangs de l'armée chinoise comptent plusieurs femmes. Nous pouvons en voir un groupe sur la photographie ci-dessus.



Barbara Fields, fille d'un millionnaire américain dont le mariage a été célébré à l'église Heavenly Rest à New-York. Sa vie devrait être un bonheur ininterrompu si le nom de son mari, Anthony Bliss, peut être une garantie. Le voile que porte la mariée est un souvenir de famille.

ST
20 J
VO
R
col
Co
Dan
que qui
ra com
grandio
tions en
Per
seuleme
monde
Les
garde si
cu des
tants ad
jamais
surpass
applaud
nos frè
religion
sailli, e
dans tou
de vie,
et dévou
dès l'âg
me quo
Et
d'hui d'
à la gr
charisti
Le
100 évé
ques de
moignag
eux-mêm
foi chré
On a vu
démonst
On p
et comm
ligieuses
Le
au mati
faire dir
gnait. E
268 ans,
que 1916
Et c
vrai, Mo
constaté
égard a
fluence
que Mon
de lam
Il faut
Et c
L'en
berceau
l'Eucha
vince; C
mat de t
enceinte
témoins
"Il
dans un
reurs à
Il es
rale: des
minuer
neuve a
venit de
de notre
moyen c
Et, c
d'ici au
rectives
De p
dera aux
ter, un
Congrès
Du s
nos dest
Arrê
rons, cha